

Le Soldat Mystificateur

On dit *tirer une carotte*. Cet argot, tout parisien, date de la grande armée. La *carotte* ! c'est le désespoir du conscrit ; la joie, la consolation du grognard. Un jour l'argent manquait à l'appel et pas un conscrit à qui tirer une carotte pour lui faire payer la noce ! " Saprissi, dit le tambour Flibochon, ça ne peut pas rester comme ça. Faut qu'je m'amuse. Une idée ! si j'allais trouver le colonel ? C'est ça, je m'en vais lui dire une craque. Allons-y."

" Eh bien, Flibochon, dit le colonel, que veux-tu ? — Oh ! mon colonel, vous êtes bien honnête ; c'est que, c'te nuit, j'ai rêvé que vous étiez malade, si bien que ça m'a ému sensiblement et que j'me suis réveillé pleurant à chaudes larmes. — Pauvre garçon, rassure-toi ; tu vois que je me porte bien. — Oh ! je le vois, mon colonel ; c'était une blague de mon sommeil. C'est que, voyez-vous, colonel, vous êtes le père du régiment... et je vous vénère sensiblement à l'égal de moi-même. — Eh bien ! merci, mon ami ; je suis content de toi. N'as-tu rien à me demander ? — Excuse... mais je n'osais pas... — Va donc, parle. — Mon colonel, c'est que je vais me marier. — Vrai ? je t'en fais mon compliment. Ta femme est-elle jolie ? — Mon colonel, comme qui dirait sensiblement notre drapeau ? — Alors, marie-toi, et sois bon époux comme bon soldat. — Vous pouvez t'être sans crainte. Mais vous savez, quand on se marie, subséquemment qu'on a un tas de petites dépenses, latoilette, le repas, faut festiner un brin. — Assez, assez ; je comprends. Tiens, prend ces quarante francs."

Notre farceur part enchanté et court trouver ses compagnons pour qu'ils lui aident à boire sa dot. On entre au cabaret, et c'est à la cave qu'on envoie chercher la fiancée : elle arrive couverte d'une double poussière et couronnée d'un cachet vert, fiancée issue d'un muid de Beaune, aimable, je suis sûre, mais pure... je n'en sais rien. On boit à la santé du colonel, qui a tapé dans la carot-

te ; on fait une *noce* à tout casser, et le soir, à la retraite, on battra des *fla* pour des *ra*. Les quarante francs ne firent pas long feu.

Quinze jours après, notre tambour se sentit de nouveau tourmenté par une soif ardente... et pas d'argent ! Il va retrouver le colonel, et d'un air piteux : " Colonel, je viens me recommander à vous ; vous êtes mon vrai père, e tje suis si malheureux ! — Qu'as-tu donc, Flibochon ? — Ma femme est morte, colonel. — Vraiment, mon pauvre ami ? — Morte hier ; une si bonne femme qui m'aimait autant que j'aime notre drapeau ! Elle vous aimait aussi, mon colonel, car elle se souvenait toujours de vos quarante francs. — Ne parlons donc pas de ça ! Quel âge avait-elle ? — Dix-huit ans, colonel, fraîche comme un bouton de rose... et une éducation !... il n'y avait pas un jeu de cartes qu'elle ne connût. Elle récitait par cœur tous les romans de M. Tronchon du Poirail, comme vous réciteriez votre théorie. Et vive ! une vraie cartouche ? — C'est bien malheureux ! — Le plus malheureux, c'est qu'il faut subséquemment que je la fasse enterrer. — C'est terrible ! pauvre garçon... tiens voilà cinquante francs. — Ah ! mon colonel ! que je vous remercie de toute la sensibilité de mon individu... Pauvre Nastasie ! elle sera donc enterrée dedans une bonne bière !"

Sorti de chez le colonel en s'esuyant les yeux, il court retrouver sa société. On l'acclame. Il est déclaré le *carottier en chef* ; et les cinquante francs de l'enterrement, métamorphosés en bouteilles poudreuses à cachet jaune, s'en vont retrouver le cadeau de nocces ! On s'amuse... jusqu'à la fin.

Mais voici qu'un jour Flibochon avait laissé au fond de la bouteille sa raison et sa mémoire... et il avait toujours soif. Il s'achemine vers la maison de son colonel, et dit en entrant : " Mon colonel, ma Nastasie, ma femme vient de me rendre père... et à cette occasion..." — Le colonel qui avait fait les frais de la noce et de l'enterrement ne voulut pas faire ceux du baptême. Il rit d'abord... puis envoya à la salle de police le malencontreux tambour réfléchir sur

les inconvénients du manque de mémoire.

Un escalier de six mille marches !

C'est bien le plus haut et le plus long qui soit au monde que l'escalier vraiment extraordinaire qui se trouve en Chine, sur la montagne sacrée du Taï-Shan.

Le plus haut, puisque, de la première à la dernière marche, on s'élève exactement de 1,810 mètres ; le plus long, puisque, pour le monter en son entier développement, il faut parcourir une distance de vingt-six kilomètres et demi ! C'est dire qu'il compte de vastes et très nombreux paliers...

A un kilomètre environ de la ville de Taïngan-Fu, se dresse une porte manumentale flanquée de deux pagodes également colossales. Cette porte franchie, on commence, entre une double rangée de temples et de sanctuaires dédiés à Confucius, l'ascension du fameux escalier de six mille marches. Les Chinois y mettent parfois une semaine, s'arrêtant en route aux pagodes et aussi aux hôtelleries de la montagne du Taï-Shan.

Cela représente, en effet, plus de trois cents étages de nos maisons modernes, et ce n'est pas une petite affaire à monter.

La Directrice du JOURNAL DE FRANÇOISE désire remercier toutes les personnes qui ont, si largement, prodigué leurs sympathies à elle et à sa famille, à l'occasion du deuil profond qui vient de les frapper.

Je remercie tous mes neveux et nièces de la sympathie témoignée à l'occasion du malheur qui nous a frappés. Je suis particulièrement reconnaissante aux élèves de l'Ecole Garneau et à leur digne Directrice pour la manière effective avec laquelle tous m'ont offert leurs condoléances bien senties en cette douloureuse circonstance et pour lesquelles je suis vivement touchée. J'espère que mes neveux et nièces, avec leur bonne Directrice prieront toujours pour le repos de l'âme de mon pauvre frère ainsi que pour ceux qui le pleurent aujourd'hui.

TANTE NINETTE.